

LE JOUR, 1951
11 MARS 1951

PROPOS DOMINICAUX

L'école de la douleur reste la voie royale, le moyen souverain de l'homme ; s'il ne reçoit pas ses leçons il est comme étranger à la terre, loin des réalités de ce monde. La poésie la plus pure, la plus profonde ne dit pas autre chose :

“... Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert”.

Devant la Comédie-Française où se déroule la comédie humaine, on a mis cela, pour la foule, sur le monument d'Alfred de Musset. De l'œuvre de tout vrai poète, on peut détacher un tel cri, pour illustrer sa mémoire. Et le philosophe ne dit pas autre chose : **“Douleur ! tu n'es pas un mal”.**

S'il y a une souffrance indignée, révoltée, il y a l'autre, la douce, l'humaine souffrance, celle qui répond à l'appel de la chair et de l'âme, celle qui annonce les convalescences paisibles ou l'éternel repos. Celle-là a le baiser brûlant du feu qui purifie. Si l'amour l'accompagne, - il y a toujours un amour dans la douleur -, elle devient un don de soi, une exaltation secrète, la rançon de la vérité prisonnière de quelque folie.

Aucun homme n'échappe à la loi, pas un. Les plus heureux la subissent d'un coup, au seuil de la mort. Alors, elle se fait plus active, parce que plus de regrets l'accompagnent; à l'avenir, alors elle fait préférer le passé. Au lieu d'une lumière en avant, c'est le déchirement et sa blessure.

Et quand le corps est sauf, c'est l'âme qui souffre. Mais nous savons tous (comment ne le saurions-nous pas ?) qu'ils souffrent ensemble, l'un par l'autre, comme Iseult et Tristan. **Notre tête s'alourdit de nos angoisses et le nerf froissé fait défaillir l'âme et le courage.** C'est justement alors que la prière monte comme un chant, que l'amour appelle l'amour, tant il est vrai qu'un grand amour, pour qu'il s'éternise, chante dans la mort son chant intérieur.

De l'aube à la nuit, et jusque dans nos songes, nous sommes appelés par la douleur. Dans l'enfance, dans la jeunesse, dans les beaux jours, le plus souvent notre conscience l'ignore, encore que les premières larmes précèdent le premier sourire. Mais nous ne savons pas la beauté des larmes, ce qu'elles ont de spirituel, de surnaturel ; et que les animaux même qui pleurent ont sur nous un étrange pouvoir et sont ceux pour lesquels notre cœur s'ébranle et s'émeut.

Un homme digne de ce nom souffre de voir souffrir ; la seule souffrance d'un autre éveille la sienne, et jusqu'à la pensée de cette souffrance. Alors la compassion, la tendresse surgit ; et le désir d'une caresse, d'une consolation.

Imaginez une humanité impassible, sans souffrance d'aucune sorte, incapable de souffrir par sa structure même, incapable de s'émouvoir, incapable d'aimer ! Il vaudrait mieux vivre parmi les pierres et dans la stupidité d'un bonheur inférieur à celui des bêtes ; ou, pour retrouver la condition humaine, espérer, contre toute espérance, quelque blessure, quelque désespoir.

La douleur est trop noble pour qu'on la fuie. Il la faut tempérer, la maîtriser sans doute ; mais non point la haïr. Elle se confond, au fond, avec la vie. Elle est une condition de la vie ; et le Maître de la vie a lui-même souffert.